

CÉSAIRE D'ARLES ET LA FORCE LITURGIQUE DE SA PRÉDICATION

Dominique Bertrand

1/ Entre Léon le Grand et Grégoire le Grand

Les deux papes, Léon I^{er} et Grégoire I^{er}, à un siècle et demi de distance et non sans avoir été l'un et l'autre des papes d'une intense activité doctrinale et pastorale, n'en ont pas moins été des fondateurs de la liturgie de l'Église catholique¹. On doit au premier la mise en place de l'année liturgique toujours actuelle avec l'institution du cycle de Noël et de l'Épiphanie en plus du cycle de Pâques et de la sanctification du temps ordinaire par les quatre-temps. Le second a introduit le temps de l'Avent en ouverture de l'année liturgique. L'un et l'autre ont soutenu ces innovations par leur prédication. Il va être éclairant de mener une comparaison entre ces deux pasteurs d'une puissante vitalité et Césaire d'Arles, qui certes, ne fut pas un pape, mais qui, comme primat de tout le sud-ouest de la France, a bel et bien déployé une énergie de fondateur d'Église.

Il n'y a pas à mettre au crédit de Césaire des inventions liturgiques mémorables. Placé historiquement entre les deux papes, il a accompagné son zèle apostolique, comme Léon et Grégoire et, en un sens, bien plus qu'eux, d'une constante

1. Voir D. BERTRAND, « La dynamique de l'année liturgique selon Léon le Grand », *Liturgie* 155, décembre 2011, p. 316-341 ; « Grégoire le Grand et l'invention de l'Avent liturgique », *Liturgie* 175, Novembre 2016, p. 299-320.

présence à l'ambon. Concernant les rites, il contribue à officialiser en Gaule l'organisation léonienne des grands cycles liturgiques. Dans la masse de ses 238 sermons², on compte trente pièces relevant des fêtes de Noël (2), de l'Épiphanie (6), du Carême (3), de Pâques (4), de l'Ascension (3) et des fêtes de saints (12). Il annonce Grégoire par deux homélies sur l'Avent. Et il s'inscrit dans une initiative propre à la Gaule, celle des Litanies (3 sermons), popularisées par les Rogations et romanisées par Grégoire. Ainsi, pour ce qui est des rites, Césaire suit le mouvement entre les deux papes, tout en manifestant le désir d'une sorte de carême avant la fête de la nativité du Seigneur. Mais, pour ce qui est de fonder la liturgie dans la Parole de Dieu, lue, proclamée et commentée, il a commencé à apparaître à la fin du siècle dernier comme un maître.

2/ Présentation de la prédication de Césaire

Avant d'entrer dans le cœur de cette maîtrise, dire quelque chose du monument qui nous occupe est indispensable. Et il faut auparavant évoquer la découverte tardive du prédicateur Césaire, dont les œuvres n'ont acquis leur véritable dimension qu'avec leur édition en 1937 et 1942 grâce au travail de géant de dom Germain Morin, moine de Maredsous. À part une vingtaine de textes, publiés avec des erreurs par Migne³, tout l'héritage de l'évêque primat d'Arles (504-542) s'était perdu sous des formes diverses dans la transmission médiévale de la littérature patristique. D'une part, en effet, dans les décennies qui ont suivi la mort de Césaire, la Provence a traversé une période d'agressions sarrasines qui ont effacé la mémoire de ce fondateur. D'autre part et surtout, Césaire, qui avait particulièrement soigné la

2. Voir l'édition princeps par dom Germain MORIN : *SANCTI CAESARII ARELATENSIS, Sermones* 1 et 2, *Corpus christianorum series latina* 103 et 104, Brepols, Turnhout 1953². Ces ouvrages seront cités désormais *Sermones Caessarii* 1 ou 2.

3. Voir S. CAESARIUS EPISC. ARELATENSIS, *Sermones*, PL 67 1041-1090.

diffusion de ses enseignements, plaçait systématiquement ses propres œuvres sous la signature de ses grands prédécesseurs. Il va ainsi disparaître parmi ce qu'on a pris faussement pour des œuvres d'Augustin, Ambroise, Athanase, Éphrem, etc. Mais cet héritage agit en sous-main, et recopié soit dans des dossiers d'homélies émanant des ateliers de copie d'Arles, soit dans les recueils de sermons en pièces détachées, il inonde l'Europe. Il a fallu le tact littéraire et théologique de notre bénédictin pour rassembler le puzzle travesti. Bien des manuscrits épars sont en fait identiques et permettent ainsi d'améliorer les textes originaux. Dès 1956, une quinzaine d'années après l'édition princeps, et jusqu'en 1973, l'ensemble est traduit en anglais par la *Catholic University of America*, ce qui a suscité des recherches et une très belle littérature internationale à propos de Césaire. En 1974, les Sources Chrétiennes commencent à publier en langue française cette œuvre majeure avec une partie du sermonnaire, des règles monastiques et une *vita* quasi contemporaine de l'auteur⁴.

À part quelques dossiers diffusés demeurés en l'état⁵, cette prédication ne présente en rien la belle ordonnance que Léon et Grégoire ont voulu et su donner à la leur⁶. Les raisons de ce désordre viennent d'être rappelées. Le rangement est donc celui de dom Morin qui l'organise, quant à lui, de façon thématique. Comme tel, il est déjà très caractéristique de la largeur de vues et d'intérêts manifestée par le très fécond

4. Saint CAESARIUS OF ARLES, *Sermons* 1, 2, 3, trad. M.M. MUELLER, Catholic University of America Press, Washington, *Sermons* 1 = 1-80, 1956 et 1985 ; 2 = 81-186, 1964 et 1981 ; 3 = 187-238, 1973. Dans la collection des Sources Chrétiennes, CÉSAIRE D'ARLES, *Œuvres monastiques*, I *Œuvres pour les moniales*, SC 345 ; II *Œuvres pour les moines*, SC 398 ; *Sermons au peuple*, SC 175, 243 et 330 ; *Sermons sur l'Écriture* I, SC 447 ; CYPRIEN DE TOULON et autres, *Vie de Césaire d'Arles*, SC 536. Seuls les *Sermons au peuple* et les *Sermons sur l'Écriture* sont utilisés à plusieurs reprises dans ce travail ; ils seront présentés lors de leur première citation. Le chiffre précédé de n° indique le numéro du sermon dans la liste de dom Morin.

5. Voir *Sermons* 1, « Praefatio », « De collectionibus homiliarum quae ab ipso Caesario ortum quoquo modo videntur habuisse », p. XXIV-LXXXVI.

6. Voir les articles cités note 1.

intermédiaire entre Léon et Grégoire, lequel, au bout du compte, figure comme étant l'orateur chrétien de langue latine le plus productif après Augustin⁷.

Aussi est-ce déjà entrer dans la force liturgique de la prédication de Césaire que d'en donner une idée, à l'aide de la table des matières mise au point de façon classique par dom Morin⁸. Les grandes parties, qui se subdivisent à leur tour, sont les suivantes : de 1 à 80 sont éditées les *Admonitions*, titre qui ressort des textes et qui a été traduit avec justesse aux Sources Chrétiennes par *Sermons au peuple*, en gros les homélies dominicales ; de 81 à 186, les enseignements sur l'Écriture ; de 187 à 213, les fêtes du propre de l'Avent à la Pentecôte ; de 214 à 224, les fêtes des saints ; de 224 à 232, les dédicaces et anniversaires ; de 233 à 238, les exhortations aux moines.

Les *Admonitions* ont des chances d'être rangées selon l'ordre originnaire des dossiers, au moins pour les premières de la liste qui se retrouvent dans les manuscrits les mieux conservés. Adaptées aux circonstances et à toutes les nuances de la vie ordinaire, elles ne s'en organisent pas moins avec une certaine cohérence. Tout commence par un bel ensemble sur la Parole de Dieu et le bienfait de la fréquentation des Écritures (1-11), puis une autre série traite des caractéristiques de la vie chrétienne (12-20). La charité est ensuite développée (21-30), prolongée par le sens social de la dîme, disons du denier du culte (31-34), mais aussi par l'insistance typique de Césaire sur le pardon aux ennemis (35-40). Les différents aspects de la vie morale sont évoqués et Césaire ne mâche pas ses mots pour enseigner les bonnes mœurs

7. Les volumes 15 à 22 des *Cœuvres complètes de Saint Augustin*, suivant l'édition des Mauristes, Louis Vivès, Paris 1873, comptent 309 sermons au peuple. Il faut bien entendu leur ajouter les commentaires bibliques sur les Psaumes, saint Jean, etc.

8. Le tome 2 des *Sermones Caesarii* offre des index très utiles concernant les citations bibliques, p. 991-1011, l'index des noms et des thèmes, p. 1012-1065, l'index des mots et des expressions, p. 1012-1103, enfin la liste des sermons selon les cinq classes où ils ont été rangés par dom Morin, p. 1113-1130.

à partir les vices contraires : l'adultère (41-45)⁹, l'ivrognerie (48-52), l'orgueil (487-52), les relents de paganisme (53-55). Puis se regroupent les grandes vérités du Jugement dernier, de la Pénitence publique qui est encore en vigueur, des malheurs des temps (56-75). Les derniers sermons traitent de la bonne façon de vivre les rassemblements liturgiques, notamment par la psalmodie en latin et en grec (*sic*, 76-80).

Les sermons bibliques ouvrent, eux aussi, un horizon à la fois vaste et original, tant à partir de l'Ancien Testament (63 sermons) que du Nouveau (42)¹⁰. À propos de ce monument, plusieurs remarques s'imposent. Tout d'abord, des séries apparaissent qui dénotent des enseignements continus, en dehors des célébrations eucharistiques, par exemple lors des carêmes, de telle sorte que l'Ancien Testament a pu être commenté de la Genèse aux Livres de Sagesse à plusieurs reprises et chaque fois à frais nouveaux. Les patriarches sont honorés par quatorze sermons (81-94), et la sortie de l'Égypte, dix-huit (95-113), l'installation dans la Terre promise, sept (114-120), les rois et les prophètes, dix (121-130), dont un épisode rarement commenté, Élisée et le fer de hache noyé¹¹, le reste recouvrant Job, les Psaumes, les Proverbes, Sirach, Isaïe et l'annonce du Messie souffrant, Jonas, douze en tout (131-143). Dans le Nouveau Testament, les évangélistes sont largement exploités, sauf Marc une seule fois, mais surtout Matthieu treize fois (145-158). Les onze sermons finals sont dévolus aux apôtres, Actes et Lettres. Tout est là dans la durée. Il faut noter, deuxièmement, que les lectures ne sont pas celles de textes suivis. Elles sont choisies, comme dans

9. M.-J. DELAGE, dans son introduction aux *Sermons au peuple* (voir note 4), donne une bonne explication de cette explosion de l'adultère en Arles à cette époque : c'est dû à la promiscuité des maîtres et des esclaves dans les familles (SC 175, p. 131-133). Césaire signale lui-même le fait, *ibid.* 2, n° 41, p. 282-283, § 2.

10. Voir la note 8 la liste des sermons par catégories.

11. Voir *Sermones Caesarii* 1, 130, p. 525-538. Seul Irénée, en Occident a également commenté 2 R 6, 1-7.

les homélies d'Origène¹². Prenons, par exemple, ce qui a été prélevé de l'épopée d'Abraham : sa vocation, le sacrifice des animaux divisés, les trois hommes de Mambré, le sacrifice d'Isaac, la quête de l'épouse, la maternité de Rébecca (82-86). L'éventail est judicieux, ouvert. Et qu'a-t-il commenté dans Luc ? « L'homme bon sort du bon trésor de son cœur de bonnes choses » (3 fois), le figuier et l'engrais, le père et les deux fils, le riche et Lazare (2 fois et très souvent repris en allusion), « le royaume de Dieu est au-dedans de vous ». Luc a donc été utilisé pour les enseignements qu'il rapporte. Troisièmement, dans ce foisonnement qui suppose une véritable complicité avec les Écritures, Césaire recommande de ne pas s'arrêter au sens historique, mais de creuser les sens spirituels, c'est-à-dire l'actualisation dans la vie des chrétiens et des chrétiennes. Pour l'Ancien Testament, c'est surtout le sens allégorique et théologique. Tout, et dans les détails, comme le fer de hache d'Élisée, y annonce et signifie le Christ et son Église. Pour le Nouveau, le sens tropologique ou moral fait culminer l'enseignement dans la consécration de la charité qui va de la Trinité agissant en chacun vers tout l'homme et tous les hommes.

Un dernier aspect de la souplesse de notre orateur est sa capacité à s'adresser à des auditoires hétérogènes. Certes, la majorité de ses interventions a pour cadre la cathédrale. Mais il se tourne vers les moniales :

Moi, en effet, bien que je sois conscient de mes péchés et que je n'ignore pas votre chasteté, j'ai cependant l'audace, tiède que je suis, d'exhorter des âmes ferventes¹³.

12. Voir par exemple ORIGÈNE, *Homélies sur la Genèse*, texte des *Graecorum christianorum Scripta*, traduction et annotation L. DOUTRELEAU, SC 7^{bis}, Cerf, Paris 2003⁵. Les 12 homélies de Césaire ne recoupent pas exactement les 16 d'Origène, mais une comparaison attentive serait intéressante.

13. *Œuvres pour les moniales*, édition A. DE VOGÜÉ et J. COURREAU, SC 345, Cerf, Paris 1988, « Césaire évêque, le moindre serviteur des serviteurs de Dieu à sa sainte sœur Césaire, abbesse et à toute sa communauté, salut éternel dans le Christ », p. 294-295.

Vers les moines :

C'est plus dans l'esprit de quelqu'un qui craint que de quelqu'un qui reprend que j'ose parler puisque l'Apôtre dit : « Faites votre salut avec crainte et tremblement¹⁴... »

Ou vers les chrétiens et chrétiennes d'une obscure paroisse :

Si nous pouvions nous présenter plus fréquemment à votre charité, frères très chers, nous pourrions, avec l'aide du Christ, répandre dans vos saintes âmes sinon des ruisseaux abondants, à coup sûr au moins quelques gouttelettes puisées aux riches sources des saintes Écritures¹⁵.

En Arles même, il sait distinguer les lettrés et la plèbe et imposer à tous, cela est bien connu, la parole la plus commune, ce qui ne veut pas dire, nous le verrons plus tard, sans effets ni éclats. Il convient de citer ici la finale de l'« Admonition 1 », vrai discours-programme de primat :

Mais on dit : je n'ai pas de mémoire et n'ai pas d'éloquence pour proclamer la parole de Dieu. Je crains, mes très pieux seigneurs, que cette excuse ne puisse nullement nous servir de défense dans ce terrible jugement [dernier], à nous qui savons parfaitement bien que notre Seigneur a choisi, de préférence aux savants et aux rhéteurs, des pêcheurs illettrés pour prêcher la parole du Seigneur. Aussi, même si se trouve en quelque évêque une belle et même remarquable éloquence profane, comme je l'ai fait remarquer plus haut, il est passablement déplacé qu'il veuille parler dans une église de telle sorte que son admonition ne puisse être comprise de tout le troupeau. Aussi, mes seigneurs, les évêques doivent-

14. *Œuvres pour les moines*, édition J. COURREAU et A. DE VOGÜÉ, SC 398, Cerf, Paris 1994, « Aux saints seigneurs et frères bien aimés dans le Christ résidant au monastère de Blandiacum », p. 60-79, la citation p. 78-79.

15. *Sermons au peuple* 1, 2 et 3, texte G. MORIN, introduction, traduction, notes et index M.-J. DELAGE, SC 175, 243, 330, Cerf, Paris 1971, 1978, 1986. Désormais cité *Sermons au peuple* 1, 2, ou 3.

ils prêcher aux fidèles dans un langage plus simple et sans apprêt que tout le monde puisse saisir, accomplissant ainsi ce que dit l'Apôtre : « Je me suis fait tout à tous pour les gagner tous » (1 Co 9, 22).

Voici donc, en cette présentation du monument oratoire, ce qui est déjà l'esquisse d'un portrait de Césaire. Nous avons, d'ores et déjà, rencontré un personnage d'une grande mobilité intellectuelle et relationnelle. Le reste de son œuvre écrite renforce ces traits. Il sait rédiger traités de théologie, commentaires bibliques, règles monastiques, documents conciliaires, correspondances d'affaire. Sa *Vie* composée par des disciples très tôt après sa mort va dans le même sens. Nous pouvons sans crainte nous rapprocher au plus près de lui pour sonder en lui la force proprement liturgique de sa prédication. Le texte qui vient d'être cité nous indique dans quel registre nous situer : puisé en la Trinité du Père, du Fils et de l'Esprit, un amour du peuple chrétien d'autant plus fort qu'il est plus réaliste.

3/ Aimer en Dieu des hommes et des femmes de chair et de sang

De temps immémorial, Césaire est reconnu et apprécié comme un pasteur. Mais il est quelque peu enfermé par cette réputation, surtout si on réduit cette grâce pastorale à celle d'un gardien des bonnes mœurs. De fait, il n'est pas tendre pour les adultères et une lecture rapide de ses sermons peut orienter dans cette direction. Mais il ne l'est pas plus pour les orgueilleux, et moins encore pour ceux qui ne pardonnent pas à leurs ennemis. En fait, dans sa foi enracinée en la Parole de Dieu, Césaire est d'abord un théologien averti, soucieux de former l'intelligence du peuple et, dans cette ligne, il est aussi un sage passionnément préoccupé du vrai bonheur de ses fidèles. Le pasteur, qui ne craint pas d'évoquer des problèmes brûlants de la vie quotidienne, est

donc un théologien doublé d'un philosophe ami du bonheur de l'homme. Pour le montrer, nous examinerons le cadre humain de sa prédication, la source vivante et vibrante de celle-ci, puis le but recherché, pour toucher enfin à ce cœur de père de famille qui, sans doute, le caractérise le mieux.

Arles en Provence au VI^e siècle : un carrefour humain

Si, en ce temps-là, les croyants constituent une majorité en Arles et en Provence, surtout en ville, le paganisme reste encore tentant. Les juifs aussi sont bien là, et l'évêque invite ses fidèles chrétiens à imiter leur zèle pour la prière : « À dire vrai, il est bien pénible et frôle l'impiété que les chrétiens n'aient pas pour le jour du Seigneur le respect que les juifs mettent à observer le sabbat¹⁶ ! » Les manichéens militent sans vergogne. De plus les maîtres du pays sont des Goths ariens de la dure observance eunomienne, celle qui prône l'inégalité des trois Personnes divines, tandis que les gens cultivés sont tentés par un oubli pélagien du primat de la grâce. On entend un écho des boniments des gourous de ce temps dans la prédication de Césaire : « Tu insistes : cependant, quelquefois, sans les magiciens, beaucoup seraient en un danger bientôt mortel à cause de la morsure d'un serpent... » Et d'ajouter : « ou de quelque autre maladie¹⁷ ». Les manichéens, quant à eux, s'ingénient à montrer la méchanceté du Dieu mauvais de l'Ancien Testament en insistant sur les actes de violence imputables aux prophètes, par exemple à Élie au Carmel, à Élisée livrant des enfants moqueurs à des ours sortant du bois¹⁸. Les chrétiens déviants, soit selon l'hérésie arienne déjà antique, soit selon l'actuel néo-pélagianisme, vigoureux alors dans le sud de la Gaule, sont suffisamment influents pour que l'évêque compose deux courts traités théologiques contre les premiers et un autre

16. Voir *Sermones* 1, n° 74, p. 308-309.

17. Voir *Sermons au peuple* 2, n° 54, p. 456-457.

18. Voir *Sermones* 1, n° 127, 1, p. 524-526.

contre les seconds. Les sermons ne les oublient pas. Il est sûr que restituer ces auditoires de Césaire comme milieu vivant de sa prédication contribue à les rendre vivants et actuels. Arles préchrétienne est sœur de notre post-christianisme !

Qui pis est, la communauté chrétienne n'est nullement exemplaire. Il n'y a pas d'illusion à se faire sur ce point. Dans les admonitions comme dans les sermons bibliques, les avertissements à ce sujet ne manquent pas :

Peut-il se dire chrétien celui qui vient à peine de temps en temps à l'église et qui, une fois venu, ne se tient pas debout à prier pour ses péchés, mais y plaide des causes ou y excite querelles et bagarres, qui, si l'occasion se présente, boit jusqu'à vomir et, après s'être enivré, se met comme un possédé et un fou à danser comme un diable, à faire des pantomimes, à chanter des chansons grossières, libertines et impudiques, ne craint pas de commettre l'adultère, de porter un faux témoignage, de dire du mal, de se parjurer¹⁹ ?

Et voici, à propos de cette parole de Jésus en Luc 17, 21, « Le Royaume de Dieu est à l'intérieur de vous », cette cinglante analyse :

Celui qui, revenant à sa conscience, n'y trouvera pas la justice mais l'avarice, non la paix mais la dissension, non la joie dans l'espérance de la vie éternelle, mais l'attrait pour la luxure, qu'il reconnaisse et comprenne que ce n'est point en cela que règne le roi légitime, le Christ, mais un cruel tyran²⁰.

Ainsi donc, Césaire a affaire avec des auditoires coriaces. Certains se rebellent contre ses exigences rappelées avec persévérance, ce qui suscite cette répartie de l'orateur : « Les ivrognes feraient mieux, au lieu de s'emporter contre nous,

19. Voir *Sermons au peuple* 1, n° 16, p. 456-459.

20. . Voir *Sermones* 2, n° 166, p. 681, bas de page.

de s'emporter contre eux-mêmes²¹. » Mais il y a aussi de belles assemblées de bons chrétiens qui se démarquent des « mauvais chrétiens » dont nous parlions à l'instant dans un sermon qui, précisément, traite ce sujet : « Quels sont les bons chrétiens et quels sont les mauvais ? » Ce qui est caractéristique est que l'évêque prend tout son monde dans une dynamique qui les englobe tous. Tous méritent qu'il dise leur vérité à tous et en quelque sorte les dresse les uns et les autres en un combat de vraie action catholique. Tous sont frères dans cette émulation vers le bien à partir de ce qui est tordu. Telle est la péroration de ce même diptyque :

Voici, frères : nous vous montrons quels sont les bons chrétiens et quels sont les mauvais. Aussi, imitez ceux que vous voyez bons ; mais ceux que vous reconnaissez pour mauvais, reprenez-les sans cesse, fâchez-vous, malmeinez-les ; vous obtiendrez ainsi une double récompense pour votre progrès et pour leur amendement. Puissent donc les bons chrétiens, ceux qui sont chastes, sobres, humbles, bienveillants, persévérer avec l'aide de Dieu dans leurs bonnes œuvres ; quant à ceux qui font le mal, qu'ils se corrigent vite, avant que leur âme ne quitte la lumière d'ici-bas ; car, s'ils meurent sans avoir fait pénitence, ils ne viennent pas à la vie, mais sont précipités dans la mort²².

La force liturgique de Césaire s'établit dans cette tumultueuse confrontation dans laquelle, en tout premier lieu, le Christ, dans la Trinité, porte l'initiative du salut et où il emporte finalement la victoire pour le bien de l'homme.

*Le don premier reçu par l'évêque Césaire :
sa charge de prédicateur*

Césaire ne baisse les bras ni dans sa prédication ni, prolongeant l'éloquence, dans la composition de ses traités.

21. . Voir *Sermons au peuple* 2, n° 46, p. 370-3671, § 6.

22. . Voir *Sermons au peuple* 1, n° 16, 1, p. 458-459 (cf. note 18).

Devant cette humanité tiraillée entre le bien et le mal, il défend la Providence divine affrontée à la magie, la bonté du Créateur et sauveur de ce monde face aux manichéens, la Trinité des Personnes en leur égalité de substance contre les ariens, la priorité absolue de l'initiative de Dieu dans le salut de l'humanité. Le théologien réexplique le *Credo*, l'ami de la sagesse réforme les pensées destructrices de l'homme. Voici comment il reprend la main.

La première *Admonestation* le prouve, comme aussi ses cent quatre-vingt-six sermons bibliques et l'abondance de ses références aux deux Testaments²³ : Césaire entend Dieu dans la Parole de Dieu répandue dans les Écritures. Rappelons-nous l'enseignement du plus long sermon de la série, que dom Morin a placé en tête de son édition : le primat de la Gaule du Sud s'y adresse à tous ses suffragants : « Monition [de saint Césaire évêque] ou humble conseil d'un pécheur, adressé d'une façon générale à tous les fidèles serviteurs de Dieu et à tous les évêques. » C'est à partir de sa charge et de celle de ses auditeurs épiscopaux, toute petitesse personnelle acceptée, qu'il parle avec une extrême fermeté et non pas à partir de lui-même, fût-ce par la conviction de sa prière. Il n'y a rien en cette autorité d'un « *contemplata aliis tradere* », « ce qu'on a contemplé le transmettre aux autres ». Ce qui fonde tout est l'alliance de Dieu avec lui dans la *sarcina*, ce mot du langage militaire, « paquetage », par lequel les Pères évêques aiment désigner leur charge. Or il y a là une alliance redoutable. La *sarcina* consiste à parler avec les Écritures au peuple, et donc à les lire insatiablement. Attention : non pas lire pour parler. Mais parler et donc, pour parvenir à parler, lire. Voici, quasi dès son début, l'admonition qui préface l'ensemble :

Si nous méditons bien et d'un cœur attentif sur le grave danger et l'immense fardeau qui pèsent sur la nuque de tous

23. Ces références sont tirées de presque tous les livres de la bible – ne manquent que Judith, Esther, Jude et 2 et 3 Jean.

les évêques, nous ne trouverons pas négligeable ce que le Seigneur proclame spécialement pour eux, par la bouche du prophète : « Crie, dit-il, ne cesse pas ; fais résonner ta voix comme une trompette et annonce à mon peuple ses péchés » (Is 58, 1) ; et encore : « Si, dit-il, tu as annoncé au méchant sa méchanceté, toi, tu as sauvé ta vie, mais si tu ne la lui as pas annoncée, lui mourra dans son péché et moi je te demanderai compte de son sang » (Ez 3, 18-20) ; et ce que dit l'Apôtre : « Souvenez-vous de moi car, trois années durant, la nuit comme le jour, je n'ai cessé d'admonester avec des larmes chacun de vous » (Ac 20, 31). Qui donc, méditant là-dessus, ne serait pas saisi d'une grande crainte ?

Et avec le même Paul s'accusera encore le coup :

Et, comme si on lui demandait pourquoi il a commencé par une aussi terrible déclaration, il ajouta ce qui suit : « Prêche la Parole, insiste à temps et à contretemps » (2 Tim 4, 1). Que signifie « à temps », « à contretemps », sinon à temps pour ceux qui la désirent, à contretemps pour ceux qui ne la désirent pas, car il faut la donner à ceux qui la désirent et l'imposer à ceux qui ne la désirent pas²⁴.

Tout est dit, et ce tout explique parfaitement la liberté de l'orateur en face de ce peuple de bons et de mauvais chrétiens, voire de non-chrétiens. Certes, parler ainsi n'est pas une partie de plaisir. Césaire craint, mais parle, redisant ce que Dieu dit dans sa colère pédagogique. Il se réjouit aussi, redisant ce que dit Dieu dans sa jubilation partagée. Ce n'est jamais le calme plat. C'est la palpitation de la vie et de la mort dans laquelle la vie de Dieu finit par triompher. Il est rare que, d'une manière ou d'une autre, Césaire ne mentionne pas sa *sarcina* dans sa prédication. Telle est l'alliance première, héritée des prophètes, surtout des « Pasteurs d'Israël », prophétisée par Ézéchiël, interminablement commentée par

24. Voir *Sermons au peuple* 1, n° 1, tout le § 3, p 1, p. 222-225.

Augustin dans son sermon 46, et que Grégoire le Grand reprendra à son compte²⁵.

Alors, que dire à ceux qui retournent au paganisme ou à l'ensorcellement de la magie ?

Croyant avec une absolue certitude que nous ne pouvons rien perdre, si ce n'est dans la mesure où Dieu permet que cela nous soit enlevé, tenons-nous de tout cœur à sa miséricorde, et laissant fidèlement les observances sacrilèges, ayons toujours confiance en son aide²⁶.

Que dire aux manichéens ?

Il faut qu'aucun de vous ne se méfie de quoi que ce soit de l'Ancien Testament et même, partout où vous serez, qu'en votre présence il ne soit loisible à aucun de ces abominables manichéens de murmurer contre la sainte Écriture²⁷.

Que dire à l'arien ?

Tu demandes : est-il [le Christ] inengendré ou engendré ? Rien n'en est dit par les paroles sacrées : il est interdit de s'immiscer dans ce dont Dieu ne parle pas. Sur ce que Dieu n'a pas cru devoir être indiqué dans ses Écritures, il ne veut pas des questions et des idées de ta vaine curiosité²⁸.

Que dire au néo-pélagien ? Ce qu'il faut lui inculquer apparaît dans plus de la moitié des cas dans la dernière phrase des sermons, par exemple dans le sermon 12 où elle accomplit sa fonction pédagogique pour la première fois : « Que daigne l'accorder celui qui, avec le Père et l'Esprit Saint, vit et règne pour les siècles des siècles ! » Cette formule n'est pas une ritournelle, elle est une façon d'enfoncer le

25. Voir GRÉGOIRE LE GRAND, *Règle Pastorale* 1 et 2, SC 381 et 382, Cerf, Paris 1992, dans le t. 1, la partie I de la Règle, p. 128-173, « À quelles conditions doit-on accéder au poste suprême du gouvernement ».

26. *Sermons au peuple* 2, n° 54, § 4, p. 458-459.

27. *Sermones* 1, n° 125, p. 520, § 3.

28. *Ibid.* 2, n° 213, § 2.

clou contre Pélage ; cela est patent du fait que ce qui, le plus souvent, précède dans la péroration n'est nullement facile à accepter ni humainement ni par grâce. Voyons comment elle prend toute sa force dans la finale de ce sermon 12 :

Et si nous voulons que la foi demeure parfaite en nous, ne commettons pas d'œuvres mauvaises, dans la crainte du supplice, et travaillons de toute nos forces à faire ce qui est bien, avec le désir de la récompense ; ainsi, nous ne serons pas contraints de subir le supplice éternel avec les incrédules et les impies, mais nous mériterons de parvenir à la récompense perpétuelle avec les fidèles et ceux qui persévèrent dans les bonnes œuvres. Que daigne l'accorder celui qui, avec le Père et l'Esprit saint, vit et règne pour les siècles des siècles ! Amen.

Le seul qui peut commencer et recommencer tout, avec le prédicateur tout comme avec le bon ou le mauvais chrétien, ou l'arien, ou le pélagien, ou le relaps du paganisme, c'est Dieu et le Dieu de la Trinité. En tout cas, c'est en la charge reçue de lui que l'évêque trouve le courage de la Parole comme il trouve, indéfiniment dans les Écritures, les mots pour la dire à chacun avec pertinence²⁹.

*Le don second qui découle du premier :
une anthropologie de combat*

L'alliance de Dieu avec le prédicateur, cette charge qui, étonnamment, l'unit à la Trinité salvatrice, lui communique une vision de l'humanité vers qui elle est tournée. Comme le salut s'impose à l'évêque dans ce qui est positif comme dans ce qui est négatif, il est à même de considérer le peuple à qui il s'adresse dans le prolongement de ce qu'il est lui-même : comme son évêque, ce peuple est une masse à éveiller au combat de son salut. Ce combat, sous toutes sortes de formes,

29. *Sermons au peuple*, n° 12, p. 414-415, § 6.

se ramène au combat en lui de l'âme et du corps. De fait, encore une fois dans une grande diversité de formulations bibliques, le thème de l'âme et du corps est récurrent dans le sermonnaire. On s'en lasse si on entend par là seulement une leçon de catéchisme et si de cette lassitude renaît l'accusation de moraliste infligée à Césaire. Mais, si on reçoit cette anthropologie dans la dynamique de la théologie qui la porte, tout s'anime et s'enflamme : le corps et l'âme de l'homme désigne le lieu du combat de Dieu en chacun comme dans l'ensemble auquel le prédicateur est associé.

Le premier mérite du couple âme-corps est d'être aisément compris par le peuple, surtout dès qu'il est proposé précisément comme un combat entre l'une et l'autre, l'une représentant les forces de bien et l'autre les forces mauvaises. Mais il y un mauvais moyen, non biblique mais manichéen – on sait combien Césaire s'en méfie –, de prendre ainsi les choses. Dans son anthropologie, Dieu crée l'homme, qui plus est, l'homme qui est homme et femme, bon et beau à la ressemblance des trois Personnes divines dans leur unité. Un sermon, qui a dû être donné à une fête de la Pentecôte, le dit expressément en une puissante analyse grammaticale de Genèse 1, 26 :

« Dieu dit : faisons. » Fais bien attention. Cependant qu'un dit, ce n'est pas un qui fait. Et il ne dit pas « à nos images et ressemblances », ni non plus « à mon image et ressemblance » : il honore l'unité dans le mot au singulier, la trinité par le pluriel. C'est pourquoi, en cela qu'il dit, « faisons à notre... », le nombre des Personnes est déclaré ; mais en ce qu'il exprime au singulier « image et ressemblance », la divinité indivise est recueillie en une substance³⁰.

Dans la même ligne résonne avec une grande justesse l'éloge du corps dans lequel la vraie charité s'accomplit :

30. *Sermones* 2, n° 212, p. 845, § 2.

De quelle façon devons-nous nous aimer les uns les autres, frères très chers, nous pouvons aussi l'apprendre avec évidence par l'exemple de la santé et de la maladie des membres du corps ; car, si nous voulons nous aimer comme s'aiment les membres de notre corps, nous pouvons garder en nous la charité parfaite.

Et, pour qu'on ne réduise pas ces propos à une vaine évocation du corps mystique, Césaire en précise la portée immédiatement concrète :

Ne dis pas dans ton âme : Moi, si j'étais chrétien et que j'appartienne vraiment à Dieu, je pourrais faire ce qu'un autre fait. C'est en effet comme si l'oreille aussi disait : Moi, si j'appartenais au corps, je pourrais voir la lune et le soleil ; et cependant chacun d'eux fait ce qu'il peut et tous les membres se rendent mutuellement service dans la concorde. Ainsi donc, toi aussi, partage la joie de celui auquel Dieu a donné une grâce particulière ; alors tu peux en lui ce que tu ne peux pas en toi³¹.

En fait, ces convictions sur la bonté fondamentale de l'être humain n'appartiennent pas à l'orientation de la prédication de Césaire. Elles n'en sont que le préalable. La bonté et la beauté de l'homme en son âme et en son corps sont à reconquérir présentement sur ce que le démon ne cesse pas de chercher à en faire. Il y aurait évidemment à faire toute une étude sur ce thème. Nous en restons au combat que le diable suscite en tous et en chacun, de l'évêque au bon et au mauvais chrétien exhorté par lui. On ne peut totalement éviter de lui laisser les petites victoires de ce que Césaire appelle les *peccata minuta*. Mais les *criminalia*³², qui peuvent tuer l'âme et le corps, voilà le terrain où la voix salvatrice de Dieu par celle du prédicateur doit apporter à l'homme et à l'humanité le salut de son âme et de son corps.

31. *Ibid.* 2, n° 24, p. 58-61, § 2.

32. *Ibid.* 1, n° 1, p. 3-4, § 4.

Nous retrouvons ici l'*Admonition* 1. Nous la retrouvons au ras de la réalité du peuple à réveiller, à mettre en route et à mener, déjà en cette vie mais à jamais dans l'au-delà, du jugement à la félicité totale.

Ainsi le combat qui saisit tout l'homme et toute l'humanité est fondamentalement un chemin de bonheur. Déjà, en ce monde, il sauve des plaisirs qui ne durent pas, mais surtout il produit la charité des aumônes et plus encore celle de l'amour des ennemis. Le jugement qui instaure la vie éternelle est ce qui entérine à jamais ce que la charité a commencé à enraciner sur les terres dévastées par l'ennemi. Le rappel de l'issue négative de la damnation n'est jamais le dernier mot de Césaire. C'est le coup ultime porté à l'homme pour le convertir au bonheur que Dieu, de tout lui-même, en Jésus, met en œuvre pour lui.

Voilà le fond, indéfiniment repris, de la prédication de Césaire. De même que la Parole de Dieu ne cesse de soutenir par mille détails de l'Écriture la charge qui lui incombe de résister au mauvais chrétien et de promouvoir le bon chrétien, de même la liturgie dominicale, la Bible, les fêtes du temporel et du sanctoral fournissent de façon inépuisable ce qui manifeste le combat de la vie chrétienne en l'orientant vers sa victoire maintenant et à jamais dans le règne de la charité. À part dans le manifeste qu'est l'*Admonition* 1, commenté ci-dessus, on rencontre rarement un exposé complet de ce programme. C'est plutôt à propos de tout ce qu'offre la liturgie dans sa diversité que s'impose le motif. Cependant le sermon 151 sur la pérégrination chrétienne selon les deux voies désignées par Jésus en Matthieu 7, 13-14, la voie large et la voie étroite, en offre un condensé assez significatif. Nous en extrayons l'algarade que voici :

Qu'elle ne te retienne, qu'elle ne t'enchanter la liberté de la voie de gauche (*sinistra*) : ample, oui, et aisée, et ornée de toute sorte de fleurs ; mais ses fleurs ne tardent pas à faner et, au beau milieu des fleurs, bien souvent se cachent de

venimeux serpents ; cependant que tu cours à ses fausses joies, un venin de mort t'abat. Ample, oui, mais non pas pour durer. Tu prends garde à la voie où tu marches et tu ne regardes pas à la patrie où tu parviens. Si tu crois en moi, tu te soustrais à la mort. Au contraire, si tu ne crois pas au Christ, tu périras en effet. C'est ce que le Christ lui-même a dit : « Large et spacieuse est la voie qui conduit à la mort, et ils sont nombreux ceux qui y entrent. » Un temps elle enchante, éternellement elle déçoit. À l'opposé, que la voie de droite ne te chagrine ni ne t'effraie ; oui, elle est étroite, mais ne dure pas. Pas de longue jouissance en celle qui est large. Pas de long tracas en celle qui est pénible. Celle-là après un court moment de liberté entraîne vers des peines éternelles. Celle-ci, après un court temps de peines, mène à la béatitude éternelle³³.

Ici, le prédicateur rejoint le philosophe. Et surtout, nous allons le voir, le père, le frère spirituel.

Une paternité ecclésiale

En endossant la charge liturgique de prédicateur, Césaire assume toute l'humanité de son peuple. Il l'assume sans naïveté et sans exclusion tel qu'il est, fait de bons et de mauvais chrétiens, jusqu'aux frontières de l'hérésie et du paganisme. Il fait résonner pour les uns la sévérité que Dieu lui donne de ressentir afin de les atteindre où ils en sont, et il déborde de la joie de ce même Dieu à l'égard des autres pour leur qualité de vie, tout en leur donnant envie de profiter encore davantage de la lumière de l'Évangile. Bref, il témoigne largement et simplement de la paternité, de la fraternité et de la vitalité spirituelle du Dieu Trinité au milieu de son Église. Relevons quelques traits de cette charité pastorale qu'il est impossible de ne pas ressentir

33. *Ibid.* 2, n° 151, p. 619-620, § 5.

en recueillant les prises de paroles, dont, par bonheur, une large partie est déjà mise en circulation dans des éditions abordables³⁴.

La première chose qui frappe est la chaleur de l'accueil offert par lui et certainement aussi de la part de l'auditoire. À l'évidence, Césaire sent qu'on a plaisir à l'écouter. Il faudrait collectionner les exordes dont les entrées toujours renouvelées sont toujours chaleureuses. Dès les premières *Admonitions*, en voici une tout simplement dynamisante :

Votre foi et votre dévotion, frères très chers, nous ont causé une grande joie. En effet, plus nous vous voyons empressés à venir à l'église, plus nous exultons d'une grande allégresse et rendons grâce à Dieu qui daigne posséder votre cœur, au point que votre conduite fait naître en nous une grande allégresse.

Mais attention à la pointe :

Mais, je vous en prie, ce que vous manifestez extérieurement, soyez-y fidèles en votre cœur³⁵.

Le ton change dans les séries bibliques. On vient d'entendre raconter le récit des trois anges de Mambré. Frappe toujours l'adresse, « Frères très aimés ». Frappe aussi, sans attendre, la règle fondamentale de l'écoute de la Bible :

J'ai souvent averti votre charité, frères bien-aimés, de ne pas limiter votre attention, dans les lectures faites ces jours-ci à l'église, à ce que la lettre nous fait entendre, mais après avoir écarté le voile de la lettre, de rechercher avec foi l'Esprit qui vivifie, Voici en effet comment parle l'Apôtre : « La lettre tue, l'Esprit vivifie³⁶. »

34. Voir ci-dessus note 4.

35. *Sermons au peuple* 1, n° 14, p. 430-431, § 1.

36. *Sermons sur l'Écriture* 1, n° 83, § 1.

On ne perdrait pas son temps à réfléchir sur cet art de capter la confiance, art où l'affectivité affleure et engage. Il est sûr que Césaire ne peut s'en passer.

En outre, voici un trait de style qui montre à quel point notre prédicateur se veut proche de ses fidèles. Il multiplie, dans ses monologues prêchés, les diatribes avec eux et se laisse poser dans ces passes d'armes les questions en un sens les plus impertinentes. Là encore un relevé stylistique ferait merveille. Un seul exemple suffira ici. L'évêque vient une fois encore de traiter le grand sujet de la chasteté : « En vérité, c'est une condition trop déplorable et trop misérable que celle où le plaisir s'évanouit aussitôt et où demeure sans fin ce qui torture. ». Césaire enchaîne :

Mais quelqu'un dit : Je suis un homme jeune, je fais ce qui me plaît et après je fais pénitence.

Ah ! Ah ! pensent les auditeurs. Bien joué ! Mais du tac au tac :

C'est dire : je me transperce d'un glaive cruel et après je vais chez le médecin³⁷.

La foule marche ! La diatribe est si usuelle chez notre auteur qu'elle commande entièrement les trois courts traités dogmatiques, deux sur la Trinité et un sur la grâce et la liberté. Tous les sujets sont bons. Le meilleur y est la relation fortement assumée. Césaire y excelle. Après la clarté, l'affection, la pédagogie de proximité, il faudrait enfin souligner le climat d'optimisme qui traverse les mises en garde les plus sévères. Un bon combat est mené. Nous terminons par lui.

37. *Sermons au peuple* 2, n° 41, p. 288-289, § 3-4.

4/ Entre les Grands Léon et Grégoire, la conversion réelle d'une génération

En Arles, au VI^e siècle, comme en d'autres provinces de l'Empire avant ou après, on doit reconnaître un fait majeur bien étonnant, qu'exprime bien en chaque cas l'image culinaire du « prendre » : alors, en ce lieu, à ce moment, la foi chrétienne « prend », non pas complètement, certes, mais réellement. Des maîtres queux émergent. On les a volontiers appelés Pères de l'Église. Mais autre chose est de parler, autre chose que la parole prenne. Ainsi, malgré de vrais génies qui sont de vrais saints, comme Augustin entre autres, l'Afrique du Nord, tragiquement, n'a pas vraiment « pris ». La Provence, si. On ne peut attribuer à Césaire seul cette « prise » qui est tellement complexe et dépend de tellement d'éléments divergents. Mais on peut analyser de plus près le phénomène grâce à sa prédication, on l'a dit, la seconde en langue latine par la masse des sermons, après celle d'Augustin.

Deux choses apparaissent d'ores et déjà, qui vont être exprimées en deux textes. Le premier dit la conscience que Césaire a de la conversion de son peuple, là même où celui-ci traîne davantage les savates, dans le domaine de la sexualité et de la chasteté. Le second manifeste que Césaire interprète ce revirement dans la saisie du grand mouvement de la christianisation où il est pris, où il prend.

Dans le sermon 42 est noté ce point peu encourageant : « Parce que nous savons qu'à peine quelques-uns veulent avoir la chasteté, c'est sur elle que, maintenant, nous allons attirer l'attention de votre charité³⁸. » Sans doute plus tard et de toute façon rangé dans les dernières *Admonitions*, voici un texte où le ton a changé :

38. *Ibid.* 2, n° 42, p. 297, § 1-2.

Bien que sur beaucoup de points, frères très chers, votre conduite, grâce à Dieu, nous rende joyeux et que très fréquemment nous nous réjouissions de vos progrès, il y a cependant quelques points sur lesquels votre charité doit être exhortée, et c'est pourquoi je vous prie d'accueillir de bon cœur, selon votre habitude, nos conseils³⁹.

Oui, le ton a changé en même temps que le peuple s'est ouvert à des préoccupations plus fines : ayant dépassé au moins quelque peu les secrets d'alcôve, les « conseils » de ce sermon 72 portent sur la bonne prière. Dans les mêmes parages du classement, le sermon 69, Césaire propose un résumé si positif de la naissance du christianisme qu'on peut désormais parler, au VI^e siècle, de « temps des chrétiens » :

Dans toutes les Écritures divines, frères très chers, les temps des chrétiens ont été prédits. Ceci par exemple : qu'un jour les rois de la Terre qui persécutaient les chrétiens à cause des idoles, à cause du Christ les détruiraient, et que toute puissance serait soumise au joug du Christ, afin que s'accomplît ce qui a été dit : « Je les ai châtiés » (Ps 117, 10). Que signifie en effet : « Je les ai châtiés » ? Je me suis vengé d'eux. Le Corps du Christ (l'Église) dit : Je me suis vengé de mes ennemis. Comment s'est-il vengé ? En tuant en eux l'erreur, en suscitant la foi. Tout ce qui, dans les hommes mauvais et pervers, persécutait les chrétiens a été détruit [...]. Donc notre temps a été prédit ; mais pour notre temps ont été prédits les schismes à venir. Donc, de même que cette Église-là a combattu contre le diable, la nôtre combat à son tour⁴⁰.

39. *Ibid.* 3, n° 72, p. 179-180, § 1.

40. *Ibid.* 3, n° 69, p. 142-145, § 1. Césaire se montre intéressé par cette histoire de la christianisation ; à la fin de son traité contre les Ariens, il développe la naissance de la foi depuis les Apôtres de Jérusalem à Éphèse, à Alexandrie, à Smyrne, à Rome jusqu'en Gaule, en Arles avec Trophime, Narbonne avec Paul, Toulouse avec Saturnin, Vaison avec Daphnus, voir *SANCTI CAESARII ARELATENSIS, Opera Varia*, édition G. MORIN, Maredsous 1942, *Libellum de mysterio Sanctae Trinitatis*, p. 164-182 ; le petit rappel historique p. 179-180.

Voici donc, comme une belle page d'histoire, l'histoire de l'Église de la première moitié du sixième siècle. Elle est bien une histoire de combat. Nous retrouvons là un des thèmes du présent exposé. Et c'est un combat où l'on va de victoires limitées mais réelles à d'autres victoires de la même qualité évangélique. La force liturgique de la prédication de Césaire se mesure à la confirmation des « temps chrétiens » dans le Sud de ce qui devient la France.

*Dominique Bertrand, s.j.
Sources Chrétiennes, Lyon*